Les débuts de Zeppelin [Schluss]

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **16 (1940-1941)**

Heft 50

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-713164

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Les débuts de Zeppelin

Un récit de la guerre franco-allemande de 1870

(Suite et fin.)

Là, un bel épisode. Les chasseurs, comme il a été dit plus haut, étaient très surexcités par la mort du maréchal des logis Pagnier qui avait fait pendant cinq ans, au peloton, toute la campagne du Mexique. Les hommes présents avaient presque tous fait cette campagne. Ils n'avaient pas, il faut le dire, conservé une haute opinion de leur ennemi d'outre-mer. Ils avaient eu souvent à faire à des guerilleros, brigands, pillards et assassins, commandés par des soi-disant officiers sanguinaires et cruels. Encore tout au souvenir de cette guerre, ils n'avaient pu faire alors la différence entre l'armée prussienne et les bandes mexicaines. Aussi, quand le lt. de Villiez sortit du hangar, ils se mirent à le huer et à l'injurier, mais avant que l'officier français eût pu intervenir, le lieutenant allemand se redressa de toute sa petite taille et en très bon français: «Pourquoi m'insultez-vous? — je suis soldat comme vous et de plus officier — vous me devez le respect!» et regardant dans les yeux le chasseur le plus proche: «Vous! saluez!» et aussitôt le soldat français, saisi par la fière dignité de cet homme qui venait la minute avant d'échapper à la mort, porte la main à sa coiffure et fait le salut réglementaire.

On retourne à l'auberge pour fouiller l'intérieur. Les portes et les volets étaient encore clos. Que restait-il derrière? Le lt. de Chabot, s'adressant aux deux officiers prussiens, leur dit: «Messieurs, toute résistance est inutile, je vous donne ma parole d'honneur que mon général va me rejoindre sous peu, avec tout un escadron. Mais je veux avoir l'honneur de vous prendre tous, à moi seul, avant son arrivée. Je ne veux plus perdre de monde, aussi veuillez dire à vos hommes de se rendre immédiatement, ou bien, sans tarder un moment, je mets le feu à la maison.

Les deux officiers se consultèrent alors du regard, donnèrent un ordre en allemand. Les portes aussitôt s'ouvrirent et deux ou trois hommes se rendirent. Cependant l'officier blessé par le lt. de Chabot ne paraissait pas. Le brigadier Charpentier entra dans la maison et finit par le découvrir dans la ruelle du mauvais lit de l'auberge. Le malheureux officier, n'ayant plus eu la force de fuir, s'était couché dans ce réduit pour éviter d'être prisonnier. Il descendit d'un pas assez ferme le perron de l'auberge, s'avança jusqu'au milieu de la cour, remit son sabre à l'officier français. Il dit ensuite quelques mots à ses camarades qui s'empressèrent autour de lui, lui ôtèrent son ceinturon et défirent la ceinture de son pantalon. Une pâleur de mort envahit son visage. Il tomba à la renverse sur un tas de paille.

Ce brave ne se releva plus. La seconde balle de l'officier français lui avait perforé le bas-ventre. Il expira à 4 heures du soir à l'ambulance de Niederbronn dans de cruelles souffrances. L'officier français l'avait touché deux fois; mais, bien hélas! pour lui (car il serait mort sans douleurs), la première balle du lt. de Chabot avait été amortie. Elle était arrivée droit au cœur, mais sur ce cœur était un gros portefeuille renfermant a-t-on dit, des lettres de femme. Pour un instant, son amour l'avait sauvé! la balle n'avait pu traverser la liasse épaisse, elle était venue s'aplatir contre une de ses cartes de visite.

La capture du lt. Winsloë terminait l'affaire, une grande voiture fut attelée de suite pour transporter le corps de Pagnier et les blessés: l'officier badois et deux dragons.

La reconnaissance allemande était donc presque entièrement enlevée. Et cependant elle avait réussi: son but était rempli, car le cap. comte Zeppelin, son chef, parvint à s'échapper à force d'énergie et de vigueur. Monté sur un mauvais cheval de troupe, il arriva à gagner, de couvert en couvert, les grands bois qui, au nord de Froeschweiler, s'étendent jusqu'au Palatinat. Il atteignit la frontière. Il put alors rentrer facilement à Karlsruhe et faire son compte-rendu au chef qui l'avait envoyé en reconnaissance.

Il n'en reste pas moins que deux imprudences avaient perdu Zeppelin. La première fut de relâcher le gendarme; cependant il ne pouvait faire autrement; il ne pouvait tuer son prisonnier, c'eût été un assassinat; il ne pouvait l'emmener avec lui, c'eût été entraver sa marche. La seconde imprudence fut plus sérieuse; ce fut plus qu'une imprudence, ce fut une faute: si, à Schirlenhof, il eût fait manger et boire hommes et chevaux en dehors du village, bride au bras, comme il avait fait jusqu'alors, jamais la reconnaissance n'eût été enlevée. Elle était supérieurement montée et, malgré la fatigue des chevaux, elle se fût dérobée. Mais le capitaine avait été si heureux jusque-là, qu'il prit trop de confiance et se départit de sa circonspection habituelle. Et puis, ils étaient tous très las, de fatigue physique et morale. Ils se laissèrent aller au besoin d'un peu de détente, alors qu'il fallait, au contraire, veiller davantage, ce fut leur perte.

Il n'en reste pas moins que ce fut une action audacieuse et héroïque.

Le besoin d'un chez soi

La douce tiédeur du chez soi, avec le cercle de lumière sous l'abat-jour, l'odeur particulière des choses et des aîtres, la présence coutumière des siens, l'affection et la sympathie qu'on sait prêtes à vous être prodiguées, tout cela manque cruellement à certaines heures. Oh! N'ayez crainte! On ne le fait pas voir, on ne le dit pas. Ce genre de sentiment, on le tient caché au tréfond de son cœur. On ne saurait peut-être même pas bien l'exprimer. Mais voilà que dans la nuit montante, on voit des formes qui se faufilent vers les fermes, qui gagnent sans bruit une porte qui s'ouvre à leur approche:

— Entrez vite vous chauffer à la cuisine! On a remis des bûches dans la cheminée.

La vaste cuisine sent le fumé. Un géranium perd ses feuilles sur la tablette de la fenêtre à croisillons. La lampe fait un rond clair au milieu du plafond noir. On se serre autour de la table où le vieux a posé ses lunettes à monture de fer, la fermière sa corbeille à ouvrages et les gosses des livres d'images grossièrement coloriées. On met les coudes sur la table, et on reste là sans rien dire, à savourer la douceur du foyer retrouvé. Et tandis que les yeux suivent sans la voir la fumée des pipes et des bouts, on voit le vrai foyer, le sien, là-bas, avec les chers visages penchés sous l'abat-jour. On est tout près, on se parle sans parole, on se répond sans voix.

Des fois, on boit une bouteille. Alors le vin délie les langues, on raconte les faits saillants du jour, avec ce besoin d'être compris, d'être écouté avec bienveillance, d'être plaint. On parle des siens, on montre des photos jaunies, aux coins cassés; ça soulage, ça réconforte, ça réchauffe mystérieusement, comme réchauffe un grand amour partagé.

Et quand vient l'heure de regagner la paille du cantonnement, on se sent plus fort, on se sent meilleur. L'accueillant foyer a retrempé l'âme du soldat.

Bénis soient tous les braves de notre pays qui ouvrent leur porte aux soldats, et qui comprennent comme ils ont besoin d'un petit chez soi!

— — — — — — — — — —

Et pourtant, cette vieille demoiselle a déclaré d'une voix pointue:

— Ces soldats deviennent de plus en plus exigeants. Il me semble pourtant qu'ils ont tout pour être heureux. Si j'étais à leur place ...

— ... vous emporteriez vos huit chats, vos tisanes et votre chandelière!... a coupé Maurer. Et les rieurs ont été de son côté. Les rieurs, et les braves cœurs.

(Sous l'écorce.) Sgt. **Pierre Chessex.**